Document generated on 06/18/2025 9:58 p.m.

Francophonies d'Amérique

De la chasse au bison à l'art métis : une contribution de la Métisse à mettre au jour

Nathalie Kermoal

Number 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1004742ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1004742ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kermoal, N. (1997). De la chasse au bison à l'art métis : une contribution de la Métisse à mettre au jour. *Francophonies d'Amérique*, (7), 19–29. https://doi.org/10.7202/1004742ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DE LA CHASSE AU BISON À L'ART MÉTIS : UNE CONTRIBUTION DE LA MÉTISSE À METTRE AU JOUR

Nathalie Kermoal
Faculté Saint-Jean
Université de l'Alberta (Edmonton)

Les Métis sont renommés dans l'histoire canadienne pour leurs impressionnantes chasses au bison qui déplaçaient des communautés entières vers le « large » ou la prairie[1]. Cependant, les récits des grandes chasses ont surtout glorifié les exploits de l'homme, le chasseur. L'iconographie des XIXe et XXe siècles reflète très bien cette représentation, puisque, de la chasse, l'artiste ne retient que l'action de poursuivre et de tuer le gibier plutôt que celle de dépecer le corps de la bête.

Dans la mesure où la société canadienne du XIXe siècle accorde beaucoup d'importance aux activités masculines des peuples autochtones du Canada, il n'est pas étonnant que les tâches des Métisses n'apparaissent qu'en filigrane dans les écrits et que leur savoir et leur savoir-faire soient relégués à l'arrière-plan, ne constituant plus qu'une infime partie des récits. Les gestes de ces femmes sont pourtant précieux, puisqu'ils font appel à un bagage culturel spécifique qui les différencie des Amérindiennes et des Euro-Canadiennes. En portant notre attention sur leurs gestes quotidiens et en nous détournant de l'extraordinaire, du formel, du public et du savoir universel, nous espérons faciliter l'épanouissement de l'ordinaire, de l'informel, du personnel et du traditionnel. Cette pratique nous permet non seulement de construire différemment cette réalité historique, mais aussi d'élargir le champ du discours comme le proposait Michel Foucault :

> [L]e discours ne doit pas être pris comme l'ensemble des choses qu'on dit, ni comme la manière de les dire. Il est tout autant dans ce qu'on ne dit pas, ou qui se marque par des gestes, des attitudes, des manières d'être, des schémas de comportement, des aménagements spatiaux. Le discours, c'est l'ensemble des significations contraintes et contraignantes qui passent à travers les rapports sociaux[2].

Dans la mesure où nous nous situons dans une pratique postmoderne, nous considérons que tout est texte, même si parfois celui-ci n'est que fragmentaire, ce qui est souvent le cas dans l'histoire des femmes. L'objet de la présente étude n'est pas simplement de mieux comprendre le rôle des femmes dans l'économie métisse, car il va sans dire qu'il était capital pour la survie des familles, mais de situer le langage gestuel qui permettait, par exemple,

de transformer la viande de bison en provisions pour l'hiver et les peaux en produits manufacturés pour la commercialisation[3]. En scrutant ainsi le détail, nous pouvons valoriser l'expérience directe des individus et des communautés et, plus particulièrement, rehausser la contribution unique des Métisses.

Dans leur article « Are "Old Wives' Tales" Justified ? », les philosophes féministes Vrinda Dalmiya et Linda Alcoff soutiennent que le savoir féminin a souvent été délaissé, dans la mesure où il ne rentrait pas dans la sphère d'un savoir qualifié de scientifique :

> *Traditional women's belief — about childbearing and rearing, herbal medicines, the secret of good cooking, and such — are generally characterized as « old wives' tales ». These « tales » may be interwoven into the very fabric of our daily lives and may even enjoy a certain amount of respect and deference as a useful secret-sharing among women. But nevertheless, it remains the case that they are considered to be* mere tales *of unscientific hearsay and fail to get accorded the honorific status of* knowledge[4].

Puisque le savoir féminin ne découle pas exclusivement des manuels et des livres de recettes et qu'il s'acquiert surtout par l'observation et la pratique, il est donc important de relire les textes consacrés aux Métis afin de tenter la reconstruction d'un pan entier de la vie des femmes. Les Métisses du Manitoba, comme bien d'autres femmes au Canada, ont répété les gestes de leurs grand-mères, qu'elles ont à leur tour enseignés à leurs filles et à leurs petites-filles ; elles en ont également créé de nouveaux, afin de répondre aux demandes de plus en plus pressantes des marchés. Par le fruit de leur travail, elles ont contribué pleinement à l'âge d'or des Métis[5]. Afin qu'il n'y ait aucune équivoque, nous faisons principalement référence, dans cet article, aux femmes de souche paternelle francophone et de souche maternelle crie ou ojibwé qui partageaient un héritage socio-culturel et linguistique commun les différenciant des Métis anglophones de la rivière Rouge. Elles vivaient dans les communautés rurales situées aux alentours de Winnipeg et participaient, pour la plupart, à la traite des peaux de bison en 1850[6].

La chasse au bison : travail de femmes

Selon Gerhard Ens, les Métis de la rivière Rouge auraient délaissé l'agriculture pendant les années 1840, à cause d'un marché limité et d'une succession de mauvaises récoltes, pour s'adonner à la traite des peaux de bison qui rapportait plus, le commerce étant en pleine expansion. En comparant les paroisses de Saint-François-Xavier et de St. Andrew's, Ens a découvert que les Métis francophones de la première communauté faisaient exclusivement la traite, tandis que les Métis anglophones de la deuxième se consacraient surtout à l'agriculture[7]. Puisque la demande de peaux était à la hausse, la chasse prenait un caractère de plus en plus familial à mesure que la taille des familles augmentait. Pour qu'une telle entreprise fonctionne bien, l'accroissement de la main-d'œuvre était essentiel, le travail des femmes aussi[8].

Cependant, la division du travail n'est pas uniquement le fruit d'une demande accrue sur les marchés, car elle existait avant les années 1840. D'après les descriptions de chasse au sein des nations autochtones des plaines, la division du travail se faisait selon le sexe : les hommes chassaient, alors que les femmes débitaient la viande, préparaient les peaux, etc[9]. Il en est de même chez les Métis, qui ont hérité des traditions amérindiennes pour la chasse au bison. Nous ne pensons pas que, dans les années 1840 et 1850, le travail féminin se soit modifié ; il se serait plutôt intensifié[10].

Deux fois l'an — au printemps et en automne —, les Métis partaient chasser dans les vastes plaines de l'Ouest, emmenant femmes et enfants. Avant le départ, les chasseurs remettaient en état leur équipement et marchandaient auprès de la Compagnie le crédit nécessaire à leurs achats, tandis que les épouses s'affairaient jusqu'à la tombée du jour à la réparation des ustensiles et des tentes, et à la confection des vêtements[11]. Pendant leur absence, les plus âgés et les infirmes veillaient sur les foyers de la communauté. Le grand cortège prenait alors la route de Pembina ou de Saint-Joseph, lieux de rendez-vous avec les Métis du Dakota. D'après Alexander Ross, la chasse de 1840 comptait 1 210 charrettes, 620 chasseurs, 650 femmes et 360 garçons et filles[12]. Arrivés à Pembina, ils élisaient leurs chefs. Aucun témoignage ne mentionne la participation des femmes à ces élections. Une fois les règlements adoptés, la caravane reprenait le chemin jusqu'à ce que les éclaireurs repèrent le gibier. La grande chasse pouvait enfin commencer. Après les années 1870, les Métis se retrouvèrent surtout du côté de la ville actuelle d'Edmonton ou près des collines aux Cyprès.

Pendant que les hommes disposaient les charrettes en cercle pour protéger les familles contre d'éventuelles attaques de Sioux, les femmes préparaient le camp. Comme leurs aïeules amérindiennes, elles montaient les tipis ou les tentes. Les enfants partaient à la recherche de bois ou de « bois de vache » (excréments de bison)[13]. Ce combustible, ramassé au moment propice, tenait lieu de bois ; toutefois l'odeur nauséabonde incommodait les narines délicates des étrangers[14].

Une fois toutes les familles installées, la chasse pouvait commencer. Pendant que les hommes enfourchaient leurs montures, les femmes se préparaient à aller en charrette dépecer les animaux gisant dans la plaine. La tuerie terminée, elles se frayaient un chemin entre les bêtes[15]. Le débitage se faisait rapidement à l'aide de couteaux, puis les quartiers de viande, les peaux et les langues étaient déposés dans les véhicules et ramenés vers le camp[16]. Souvent, les hommes avaient commencé le travail, mais ils étaient très vite relayés par les mains expertes des femmes[17]. Venait alors la préparation du pemmican. Afin de conserver la viande, surtout au mois de juin, il était important de la fumer et de la faire sécher rapidement avant de confectionner le pemmican lui-même. Les quartiers, découpés en plaques d'un quart de pouce d'épaisseur sur deux pieds de largeur et quatre de longueur[18], étaient suspendus sur des treillis de perches. Les filles « *would then keep a little*

smoke going all day to keep the flies away from the meat and chase away the dogs[19] ». La viande bien séchée était alors pilée avec un bâton, un fléau, un pilon ou une pierre. Réduite en poudre, elle était mise dans de grandes marmites de fonte où mijotait du suif ou, plus souvent, de la graisse de moelle de bison, obtenue en cassant d'abord les os et en les laissant bouillir[20]. À ce mélange, les femmes ajoutaient des baies sauvages pour en relever le goût : poirettes (*saskatoons*), raisins sauvages, étrangles, sorte de cerises à grappes, selon la cueillette. Ensuite, elles versaient le tout dans des outres de cuir de bison d'une capacité de cent livres (les Métis appelaient ces sacs « taureaux »). Le mélange se comprimait en refroidissant. Après quoi, elles cousaient ces outres pour bien les fermer. Le pemmican était si dur qu'il fallait le casser en morceaux[21]. Comme certains vins français, il s'améliorait avec le temps. Malgré sa valeur nutritive quatre fois supérieure à celle de la viande fraîche[22], les étrangers et surtout les missionnaires devaient s'initier à ce goût, s'ils ne voulaient pas mourir de faim en hiver. Le père Mulvihill écrivait en 1867 :

> *It is of course considered a delicacy now because we cannot get it, but as a matter of hard substantial fact it is open to several serious objections as an article of diet. Amongst others may be mentioned the odor it emits, the buffalo hair that clings to it, and the lumps of tallow that are constantly met within it*[23].

Toutefois, les Métis en raffolaient et s'en nourrissaient lors des longs déplacements. Les familles consommaient la viande fraîche sur place.

Le pemmican préparé, les femmes s'occupaient du cuir, apprêtant les peaux sur le terrain, travail exclusivement féminin. Elles se servaient de techniques amérindiennes, utilisant le cuir de chevreuil, de cabri, de cerf, d'orignal, de bison ou même de bœuf domestique[24]. Avant le tannage, elles faisaient tremper les peaux dans la rivière ou le cours d'eau le plus proche : « *it was messy work [...] for the skins were heavy with the weight of fur and water. The odor was nauseating, a strong animal smell mixed with the reek of wet fur*[25]. » Ensuite, les femmes enlevaient tous les poils, tendaient la peau sur un brancard pour bien la sécher, l'enduisaient de cendre et l'imprégnaient de la cervelle de l'animal. La peau était prête à subir le polissage pour l'assouplir. Durant parfois plusieurs jours, selon la taille de la peau, le grattage était long et pénible[26]. Cependant, il permettait aux femmes de se regrouper et aux filles d'apprendre cette besogne indispensable à la confection des vêtements. Le poil et la maque (graisse, chair et autres impuretés collées à la peau) s'enlevaient avec des instruments fabriqués maison : des bouts de lames de couteau, de cercles de fer, de ciseaux à bois, solidement attachés à des manches ou à des poignées maniables[27]. Pour désigner cette tâche, les Métis utilisaient l'expression « plumer les peaux ». Les Métisses transformaient aussi les côtes des bisons en grattoirs, outils particulièrement efficaces. Elles commençaient par gratter le cou de l'animal, plus épais que le reste du corps. Ensuite, de leurs doigts experts, elles palpaient la peau afin d'en détecter les

impuretés : « *In scraping [they would] follow the grain of the hide to make it soft and even. Scraping against the grain made it crusty and shiny*[28]. » La peau était alors blanche comme neige, souple comme du drap et douce comme du chamois[29]. Pour l'empêcher de durcir et de casser au premier contact de l'eau, elles l'assouplissaient en la fumant : « *the hides absorbed the smoke of the fires, they turned a rich tan, and retained the aroma for many years to come*[30]. »

Le cuir de bœuf était tanné à l'eau de chaux ou dans une solution où avait trempé de l'écorce hachée de saule ou de chêne, ou des deux mélangées[31]. Le cuir macérait dans cette solution pendant trente jours et en ressortait rouge (dans le cas du saule) et brun (dans le cas du chêne). Ce cuir était particulièrement résistant et servait à la fabrication des « souliers de bœuf » et des « bottes sauvages »[32]. Avec les nerfs, les femmes tressaient aussi des cordes et de la « babiche », lanière fine comme un lacet servant de ficelle[33] : les tendons des pattes, du cou et du dos étaient très prisés. Ainsi les Métisses se chargeaient-elles de la confection des sacs à pemmican à partir d'un morceau de cuir carré : « *Long strips of sinew were pushed through the hide with a sharp, three-sided needle. The sides of the needle cut the hide as it was pushed through, making the sewing easier. The tendon used was from the back of the buffalo*[34]. » Lorsque les peaux avaient été apprêtées, la fabrication des traîneaux leur revenait aussi. À cet effet, les femmes plaçaient les peaux sur des bâtis préparés par les hommes :

> *It was not necessary to do a perfect job on these robes because [in the spring] the sleighs were abandoned to rot into the prairie soil. When the skins were prepared and stretched into flat sheets, well pegged down at the edges, they would dry hard and could be hammered over the boards to form the front and sides of the sleigh*[35].

En dernier lieu, le travail de décoration pouvait commencer.

L'art métis

Lorsque nous parlons de l'art autochtone ou métis, le sexe de l'artiste est très rarement indiqué. C'est que nous ne connaissons pas toujours la provenance des objets exposés dans les musées et que les noms des auteures ont disparu à l'horizon sans fin de la plaine. Les visiteurs des musées ignorent donc que la plupart des œuvres (surtout les vêtements, les paniers, les jouets) qu'ils contemplent ont été effectuées par des femmes[36]. Ce sont elles souvent qui ont passé des milliers d'heures à la création de ces motifs uniques au monde. C'est grâce à leur intelligence et à leur imagination que nous pouvons apprécier aujourd'hui ces œuvres d'art. Pourtant, ce que nous appelons art n'était certainement pas perçu comme tel à l'époque. Pour les Métisses, le travail du cuir faisait partie de l'héritage culturel. Les Amérindiennes unies à des Européens avaient transmis leur savoir à leurs filles et, de génération en génération, s'est développé un style spécifiquement métis, mélangeant influences amérindiennes et européennes. La fabrication de vêtements colorés, brodés de perles et de rassades avait un but domestique mais aussi

commercial. Les femmes devaient habiller les membres de leur famille et confectionner des articles nécessaires aux échanges commerciaux. Cette dernière pratique permettait d'accumuler un petit pécule ou d'obtenir autre chose en échange.

La définition de l'art métis est particulièrement complexe. Lorsque nous faisons le tour des musées, celui-ci demeure invisible. Pourtant, l'expression artistique métisse existe, mais elle semble se confondre avec l'héritage des nations crie, ojibwé et saulteuse. Ted Brasser explique ce phénomène de la manière suivante :

> Les Amérindiens achetaient ces articles des Métis et, en retour, les vendaient aux voyageurs blancs qui préféraient faire l'acquisition de souvenirs d'Amérindiens « authentiques ». Il s'ensuivit que la plus grande partie de l'art métis conservé dans les musées passe pour être le fait de diverses tribus amérindiennes ; il est rare que leur origine métisse soit tenue pour telle[37].

Tout cela ne facilite donc pas la tâche des historiens de l'art. Mais la complexité ne s'arrête pas là, car le style des Métis a influencé les artisans autochtones de toutes les plaines du Nord. Les mariages mixtes (entre Amérindiens et Métis), le commerce et les migrations vers l'Ouest et le Nord-Ouest ont favorisé les échanges culturels. Les objets conçus grâce aux rêves et à la dextérité des Amérindiennes et élaborés par leurs filles et leurs petites-filles métisses furent, à nouveau, source d'inspiration pour les artisans amérindiens.

Les observateurs du XIXe siècle étaient unanimes à saluer la beauté du travail des femmes. Les perles et la soie de couleurs vives utilisées pour la décoration des mocassins, des sacs à tabac, des selles, retenaient l'attention des visiteurs. Elles étaient réputées : « *for the most beautiful garnished work of beads, porcupine quills and silk with which they adorn leather coats, mocassins, pouches, saddles, etc.*[38] ».

Pendant les années 1820, les artisanes de la rivière Rouge ont été influencées par les motifs géométriques de leurs nations amérindiennes d'origine (Cris, Ojibwé, Chippewa, Saulteux, Sioux, Iroquois). Mais avec les années, elles trouvèrent d'autres sources d'inspiration, et les motifs floraux sur la soie et sur la broderie de perles se multiplièrent, ce qui leur valut l'appellation amérindienne de « peuple des broderies de perles à motifs floraux[39] ». Elles s'inspiraient des longs voyages dans la prairie, assises sur les charrettes et attentives aux paysages qui se déroulaient sous leurs yeux : « *It was a great delight to spot a new flower, for it would be woven into the young mother's memory, to reappear on a mocassin or vest in later years*[40]. » Mais l'arrivée des missions catholiques romaines et l'initiation au travail de l'aiguille dans les écoles des Sœurs Grises allaient aussi influencer les Métisses. Celles-ci s'inspirèrent alors des motifs :

> de broderie française et des murales florales de la cathédrale de Saint-Boniface. [...] Le recours au procédé des anciennes broderies de piquants de

> porc-épic aux couleurs vives ainsi qu'aux motifs floraux bilatéraux et symétriques permit à l'art métis de la rivière Rouge de s'exprimer de façon délicate et chatoyante[41].

L'expression artistique métisse s'est confirmée grâce à l'émergence de l'identité ethnique des Métis dans les premières décennies du XIXe siècle. Les années 1830 et 1840 représentent l'âge d'or de l'art métis, la période où la production artistique arrive à pleine maturité. La disparition du bison puis l'arrivée de nouveaux immigrants poussent les femmes à viser un marché d'aristocrates, de chasseurs, de représentants du gouvernement, tous amateurs de produits « exotiques »[42].

La théorie du *vanishing Red man* au XIXe siècle incitait les collectionneurs à amasser des objets autochtones pour les vendre ou les placer dans des musées[43]. Certains manteaux étaient confectionnés exclusivement sur commande. Julia Harrison, dans son article « The Great White Coverup », explique que la plupart des vêtements portés par les Métis ne sont pas dans les musées[44]. Leurs fameux capots bleus sont demeurés introuvables. Seuls les manteaux de cuir blanc confectionnés dans les années 1840 et 1850 ont été préservés, à l'abri des ravages du temps ; il est probable que les amateurs les achetaient pour les exposer et non pas pour les porter[45]. Pour la décoration, les femmes utilisaient surtout des piquants de porc-épic et de la peinture. On a souvent laissé entendre que, avec la commercialisation, la qualité des produits se détériorait. Le cas des artistes métisses ne semble pas confirmer la règle, puisqu'elles continuaient à apporter toute l'attention nécessaire aux détails et à la qualité :

> *For example, on one coat there are pocket flaps, that are off the seam, where logically one might find them if they did in fact cover a pocket. But the purely decorative function of such flaps, as vestiges of pockets, was a European design element often found on coats of this period. The Métis woman who made this coat was accurate with the details that she chose to incorporate within the complex and varied whole*[46].

Ces manteaux continuèrent à se vendre dans les années 1870. Cependant, ils représentaient les vestiges d'une époque déjà révolue, car les femmes préféraient travailler avec des tissus importés pour la confection de leurs vêtements, en utilisant des perles et de la soie pour les décorations. Elles répondaient donc exclusivement aux besoins et à l'esthétisme de leurs commanditaires. Le Musée Royal de l'Ontario, à Toronto, a conservé une collection de napperons commandée par un ami du fils d'Alexandre Morris (lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest de 1873 à 1876[47]). De 1885 jusqu'au tournant du siècle, celles qui vivaient près des villages troquaient de l'artisanat contre des articles de consommation courante : « *Métis women [...] made decorated pillow cases, piano covers, picture frames, book covers and other such items for local white residents in return for some tea, sugar or a bit of flour. [...] Among other items created by the women were shelf decorations to be used [...] in local churches or convents*[48]. » La vente de mocassins, de gants, etc., était

essentielle à la survie de certaines familles car, pour celles qui vivaient surtout de chasse, de trappe et de cueillette, c'était parfois la seule source de revenu[49]. Cette pratique continue encore aujourd'hui et la plupart des créations sont vendues à Winnipeg[50].

Les femmes confectionnaient surtout des mocassins ou souliers mous, des vestes, des gants, des jambières, des gaines de couteaux et de fusils, des sacs à tabac (dont le fameux sac en forme de pieuvre ou *octopus bag*), des selles, des couvertures pour les chiens de traîneau et des harnais. Ces objets avaient des motifs variés comme l'étoile à cinq pointes et des représentations florales (tiges, feuilles et fleurs), rappelant les couleurs printanières des fleurs sauvages de la prairie[51]. Les femmes, jeunes et moins jeunes, aimaient faire ce travail pendant les longues veillées d'hiver. Elles se servaient de différents matériaux pour exécuter les motifs. Les aiguilles, les perles, la soie et le fil s'achetaient dans les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou dans d'autres magasins généraux. Parfois, elles dessinaient sur les peaux avec de la teinture faite à base d'écorce ou de vermillon. Mais, en 1870, elles préféraient travailler avec des perles et de la soie de couleur. Cependant, elles utilisaient encore les piquants de porc-épic, peints de différentes couleurs puis brodés sur les moufles ou les mocassins. Elles convoitaient aussi avec un certain zèle le crin des queues de cheval blanches et grises, pour la décoration de leurs œuvres. Selon Alexander Begg :

> *[The newcomers] were told that it was quite a common thing for the half-breed women [...] to rob the tails of white or grey horses, for the purpose of using the hairs in embroidering mocassins and other fancy work. [...] They were told also that when a white horse or a grey one [...] is sent out to pasture on the prairie, it invariably returns minus its tail, and that they generally take care to clip the hair with scissors to ensure its growing again, for if it is pulled out by the roots it will never grow, and the stump will remain a « hairless » stump as long as the horse is a horse*[52].

Elles aimaient broder des motifs sur du drap de laine noir ou bleu foncé, ou de stroud rouge. Elles utilisaient alors en alternance des perles, des rubans de soie ou de satin de couleur. En général, les sacs et les jambières étaient doublés de coton. Les œuvres des artistes métisses, quoique rares et difficiles à identifier, sont les témoignages d'un passé impressionnant. Cependant, avec le déclin de l'influence des Métis sur le marché de la traite, l'art métis finira par être assimilé, après avoir influencé les styles des autres nations autochtones. Par la suite, les Métis perdent de leur visibilité comme peuple distinct[53].

Conclusion

Notre enquête révèle que pendant les années 1840 et 1850, lors des grandes chasses au bison, les activités des Métisses étaient prépondérantes dans la bonne marche de la traite des peaux de bison et que leur savoir-faire a permis à cette entreprise de connaître un réel essor. Même si les documents

ne nous permettent pas d'évaluer le statut que leur conférait un tel travail, ils nous aident à reconstituer une gestuelle, quoique de façon lacunaire. Chaque geste constitue un savoir : que ce soit pour le dépeçage, le découpage de la viande de bison, la préparation du pemmican ou la confection d'objets d'art destinés à la vente. C'est ce savoir-faire basé sur l'observation et l'expérience qui a amené le peuple métis à connaître un âge d'or, maintes fois relaté par les historiens. Même si cet âge d'or n'a été qu'éphémère, les femmes ont, sans conteste, participé à une prise de conscience politique qu'elles ont exprimée dans leurs œuvres d'art, puisque certaines tentatives de « canadianisation » se sont traduites par des expériences uniques. En effet, l'enseignement des points de broderie française par les Sœurs Grises a eu pour conséquence non pas la reproduction à outrance mais le développement d'un style artisanal spécifiquement métis, dans la mesure où elles ont adapté les nouvelles techniques au style autochtone de leurs ancêtres maternels. C'est ce style qui plaisait aux étrangers et c'est encore celui-ci qui sera repris par les nations autochtones environnantes.

Après la disparition du bison, le rôle économique de la femme métisse n'en restera pas moins indispensable à la survie des familles. Les changements économiques et sociaux des années 1870 et 1880 auront pour conséquence de renvoyer les femmes dans les foyers — sauf dans les familles qui vivaient encore d'une manière traditionnelle — et de les cantonner au travail domestique. Mais ce dernier sera dévalué par une société qui n'accorde pas aux tâches familiales et domestiques le statut d'expression et de contribution sociales légitimes, mais plutôt celui d'activités inhérentes à la condition de la femme. Si, avant les années 1870, les glorieuses chasses au bison permettaient de différencier les gestes des Métisses de ceux des autres Canadiennes, la disparition du précieux animal aura pour conséquence de confondre de plus en plus leur gestuelle respective. Nous espérons seulement que les études se poursuivront, afin de restituer aux femmes autochtones du Canada une histoire dont elles ont été, depuis trop longtemps, dépouillées. La construction ou la reconstruction (dans la mesure où elle a été perdue) d'une telle histoire devra nécessairement passer par une connaissance des gestes quotidiens, notamment autour de la naissance, de la médecine traditionnelle, car c'est par ce moyen que nous pourrons enfin établir le savoir féminin.

NOTES

1. Joseph Kinsey Howard, *L'Empire des Bois-Brûlés*, traduit de l'anglais par Ghislain Pouliot, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, réédition 1989, p. 248.

2. Dans Michel Foucault, *Dits et écrits : 1954-1988*, publié sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, tome III, *1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994, p. 123. D'après Pauline Marie Roseneau, dans *Post-modernism and the Social Sciences : Insights, Inroads, and Intrusions*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 35-36 :

« *Post-modernism is text-centered. Everything is a text including a life experience, a war, a revolution, a political rally, an election, a personal relationship, a vacation, getting a haircut, buying a car, seeking a job.* »

3. D'après Irene Spry, les Métis (hommes et femmes) ont contribué pleinement au développement de la première grande industrie dans l'Ouest canadien (Irene Spry, « The "Private Adventurers" of Rupert's Land », dans *The Developing West: Essays on Canadian History in Honor of Lewis H. Thomas*, sous la direction de John E. Foster, Edmonton, University of Alberta Press, 1983, p. 54). Les marchés de peaux de bison se situaient surtout à l'est du Canada et aux États-Unis. On se servait des peaux comme couvertures dans les voitures tirées par des chevaux, tels les chariots et les traîneaux, et on les transformait en manteaux pour l'hiver. En 1874, un manteau de bison doublé de flanelle se vendait dix dollars au magasin général de Saint Paul. Voir Wayne Gard, *The Great Buffalo Hunt*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1959, p. 43-58. Du fait de la résistance et de l'épaisseur du cuir de bison, il servait aussi à faire des courroies pour les machines industrielles. À leur manière, les Métis ont contribué activement au développement de la révolution industrielle en Amérique du Nord.

4. Vrinda Dalmiya et Linda Alcoff, « Are "Old Wives' Tales" Justified ? », dans Linda Alcoff et Elizabeth Potter (eds.), *Feminist Epistemologies*, New York et Londres, Routledge, 1993, p. 217.

5. Les années 1840 et 1850 ont souvent été perçues par les historiens comme l'âge d'or des Métis. Les bisons, alors nombreux, constituaient une part importante de l'économie des petites communautés de la rivière Rouge. C'est à cette même période que les Métis se sont affirmés politiquement en défiant la Compagnie de la Baie d'Hudson et son monopole administratif sur la rivière Rouge. Cependant, la victoire fut de courte durée puisqu'en trente ans les bisons avaient pour ainsi dire disparu.

6. Pour un portrait détaillé de la vie de ces femmes, voir Nathalie Kermoal, « Le temps de Cayoge : la vie quotidienne des femmes métisses au Manitoba de 1850 à 1900 », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1996.

7. Gerhard Ens, « Kinships, Ethnicity, Class and the Red River Métis : The Parishes of St. François Xavier and St. Andrew's », thèse de doctorat, Edmonton, The University of Alberta, 1989, p. 91-92. Ens explique la différence de cette manière : « *While there are a number of reasons for this difference, not the least of them would be the fact that the cultural antecedents of St. François Xavier métis of the Great Lakes had once before acted as middlemen in the St. Lawrence based fur trade. [...] Another factor explaining why St. Andrew's métis were less likely to adapt to the new trading opportunities may have been the fact that St. Andrew's contained more families headed by a European male.* »

8. *Ibid.*, p. 105-106. Ens ne consacre qu'un seul paragraphe à cette question alors que tout au long de son travail (qui fait environ 300 pages), il insiste sur le caractère familial de cette industrie.

9. Voir Liz Bryan, *The Buffalo People: Prehistoric Archaeology on the Canadian Plains*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1991 ; Alan D. McMillan, *Native Peoples and Cultures of Canada: An Anthropological Overview*, Vancouver et Toronto, Douglas & McIntyre, 1988 ; R. Bruce Morrison et C. Roderick Wilson, *Native Peoples: The Canadian Experience*, Toronto, McClelland & Stewart, 1986.

10. Il est très difficile de quantifier la production de chaque femme, dans la mesure où les documents ne permettent pas de définir combien d'entre elles apprêtaient les peaux, combien de peaux étaient préparées pour la vente et combien étaient gardées pour une utilisation familiale. Alexander Ross (*The Red River Settlement: Its Rise, Progress and Present State*, Londres, Smith, Elder & Co., 1856, p. 244) précise pourtant que lors de la chasse de 1840, 650 femmes étaient présentes ; cependant, leurs occupations ne sont pas précisées. Les recensements de la rivière Rouge ne permettent pas non plus de répondre à ces questions.

11. J. K. Howard, *op. cit.*, p. 254.

12. A. Ross, *op. cit.*, p. 244. Voir Ross pour une description exhaustive de la chasse au bison.

13. « *Often we would run short of wood. Then a pony would be hitched to a cart and we would go out on the plain and pick chips (buffalo dung). On a warm day this was very dry and burned readily. Only old ones were used for fuel* » (Victoria Callihoo, « Our Buffalo Hunts », *Alberta History*, vol. 8, n° 1, 1960, p. 25).

14. Voir l'article de Milt Wright, « Le bois de vache II : This Chip's for You Too », dans John Foster *et al.*, *Buffalo*, Edmonton, University of Alberta Press, 1992.

15. « *[They] would go out help bring the meat in and then the slicing of meat began* » (V. Callihoo, *op. cit.*, p. 25).

16. Selon Alexander Ross (*op. cit.*, p. 244), les femmes rapportèrent 1 375 langues lors de la célèbre chasse de 1840.

17. Jock Carpenter, *Fifty Dollar Bride: Mary Rose Smith — A Chronicle of Metis Life in the 19th Century*, Hanna (Alberta), Gorman & Gorman Ltd., 1988, p. 32.

18. J. K. Howard, *op. cit.*, p. 258.

19. V. Callihoo, *op. cit.*, p. 25 ; J. Carpenter, *op. cit.*, p. 32.

20. Guillaume Charette, *L'Espace de Louis Goulet*, Winnipeg, Éditions Bois-Brûlés, 1975, p. 74.

21. J. K. Howard, *op. cit.*, p. 258.

22. *Ibid.*, p. 259.

23. « Historical Notes on the Mission of Saint-Laurent from 1858 to December 1895 », Archives Deschâtelets, L381, M27C1. Jeremias Mulvihill (1840-1913) partit pour l'Ouest canadien (1867) et fut envoyé à Saint-Laurent, Manitoba (1867-1913), qu'il ne devait plus quitter. Passage tiré de Gaston Carrière, o.m.i., *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, tome 2, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 415.

24. G. Charette, *op. cit.*, p. 67.

25. J. Carpenter, *op. cit.*, p. 53.

26. L. Bryan, *op. cit.*, p. 185.

27. G. Charette, *op. cit.*, p. 73.

28. J. Carpenter, *op. cit.*, p. 32.

29. G. Charette, *op. cit.*, p. 67.

30. J. Carpenter, *op. cit.*, p. 33.

31. G. Charette, *op. cit.*, p. 67.

32. *Ibid.*, p. 74.

33. *Ibid.*

34. J. Carpenter, *op. cit.*, p. 33.

35. *Ibid.*, p. 53.

36. Voir l'article de Mary Jane Schneider, « Women's Work : An Examination of Women's Roles in Plains Indian Arts and Crafts », dans Patricia Albers and Beatrice Medicine (eds.), *The Hidden Half: Studies of Plains Indian Women*, Lanham, University Press of America, 1983, p. 101-121.

37. Ted Brasser, « Les plaines du Nord », dans *Le Souffle de l'esprit : coutumes et traditions chez les Indiens d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, p. 131. Brasser fournit tous les renseignements donnés dans ce paragraphe.

38. B. L. Heilbron, « Mayer and the Treaty of 1851 », *Minnesota History*, 2, 1941, p. 148, cité dans Ted Brasser, « In Search of Métis Art », dans Jennifer S. H. Brown et Jacqueline Peterson, *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985, p. 227.

39. T. Brasser, « Les plaines du Nord », *op. cit.*, p. 131.

40. J. Carpenter, *op. cit.*, p. 61.

41. T. Brasser, *op. cit.*, p. 131.

42. Voir T. Brasser, « In Search of Métis Art », *op. cit.*, p. 227.

43. À cause de la complexité à identifier l'art métis et des rares sources faisant référence à ce type de travail, nous ne connaissons ni la quantité ni le prix de ces produits.

44. Julia D. Harrison, « The Great White Coverup », *Native Studies Review*, vol. 3, n° 2, 1987, p. 47-59.

45. La coupe et la place des décorations sur ce vêtement « *suggest that only the strangest-shaped person could ever have worn some of them, and then could never have sat down. Should they have done so, they would have crushed the design elements which are placed on the skirt. Most coats show no such damage* », *Ibid.*, p. 53.

46. *Ibid.*, p. 54.

47. « *He not only paid women but also provided them with the supplies necessary to complete the work, including the thread and cut pieces of hide to decorate* », *Ibid.*, p. 55.

48. Julia D. Harrison, *Metis: People between Two Worlds*, Vancouver, Douglas & McIntyre Ltd., 1985, p. 72. Dans son livre, Harrison précise que : « *Not all women, however, were fine needleworkers. In 1874 a friend of Alexander Morris, son of the lieutenant-governor of the North-West Territories and the Keewatin district, wanted to commission some silkwork. He had some difficulty getting it, "for there are but a few women who can do it nicely". He located six women who did fine work, but only three could complete it in time, and he was dismayed at how long it took them to finish. Obviously, he did not understand the extent of the work involved because he thought that six weeks was excessively long, though he conceded that the work may have been exceedingly tedious! The women were paid in cash for their labour after the supplies had been bought for them. The intended function of these pieces was unimportant for the Métis women; they were simply filling the needs of another market* » (p. 72).

49. Archives provinciales du Manitoba, « History of Camperville », APM, MG8 A28, p. 17.

50. Voir l'article de D. F. Symington, « Métis Rehabilitation », *Canadian Geographic Journal*, vol. XLVI, n° 4, 1953, p. 128-139.

51. J. K. Howard, *op. cit.*, p. 286.

52. Alexander Begg, *"Dot it Down" : A Story of Life in the North-West*, Toronto, Hunter, Rose & Co., 1871, p. 95.

53. T. Brasser, « In Search of Métis Art », *op. cit.*, p. 226.